

Benjamin PELLETIER

Résidence d'écriture à la Fondation des Treilles en mai, juin, juillet 2017

Arrivée le 2 mai. L'hiver pousse encore sa corne, il bruine, il fait froid. En fin d'après-midi, le soleil apparaît entre deux nuages. Ses rayons obliques font scintiller les gouttes d'eau dans les oliviers comme autant de pierres précieuses. On se croirait dans la *forêt de cristal* décrite dans le roman du même nom de J.G. Ballard.

* * *

Cette ambiance chaleureuse et légère qu'on retrouve chaque fois qu'on arrive chez un ami, ces rhizomes invisibles qui année après année relie deux esprits frères, cette intimité entre soi et un paysage familier, si approfondie qu'on ne sait plus très bien lequel des deux, de soi ou du lieu, correspond à l'autre - cette *bienvenue* si rare, on la trouve ici, dès les premiers jours aux Treilles, avec des personnes qu'on ne connaissait pas et dans un endroit qu'on ignorait.

* * *

Le rythme du soleil. Débarrassé du vis-à-vis parisien, je décide de ne pas fermer les volets. La lumière réveille sans artifice à six heures du matin. Les idées ont alors la clarté du ciel calme et limpide, sans vent, sans voile, sinon cette brume à l'horizon, mauve nuit, puis rose matin, qui se love aux pieds des montagnes au loin. Les mots se lèvent alors en même temps que soi - et rien ne semble faire obstacle aux coups de rame du livre à venir.

* * *

J'ai emprunté à la bibliothèque une monographie de Cézanne. Il peignait du lever du jour jusqu'à dix heures du matin. « *Le jour tombe* », disait-il alors, fuyant la lumière aveuglante qui blanchit l'atmosphère et affadit les couleurs. Il reprenait son travail en fin d'après-midi, quand le paysage redevenait lui-même, avec toutes ses ombres et ses nuances colorées.

* * *

Il est facile de rêvasser aux Treilles. Quand ça ne vient pas, quand ça résiste, inutile d'en faire un drame. Marcher seul dans le domaine, découvrir ses innombrables paysages - ici les Landes, ailleurs la Toscane -, les perspectives chaque fois nouvelles, saluer les animaux, des chevreuils, des sangliers, un lièvre, un blaireau, un renard, se vider de toute intention, de toute volonté, de trop de réflexion, retrouver le laisser-aller qui seul mène à la phrase, au paragraphe. Cette discipline du vide fructueux, si difficile ailleurs, devient ici une évidence - et chaque pas de la promenade un mot du livre.

* * *

En septembre et octobre 1765, Jean-Jacques Rousseau a cinquante-trois ans. Il s'est réfugié sur la presqu'île de Saint-Pierre au milieu du lac de Biemme. Il occupe son temps à

des activités vagues, il grimpe dans des pommiers, fait de la barque, ne pense à rien. Il se plaît à « *suivre une mouche dans toutes ses allures* » et à « *déraciner un rocher pour voir ce qui est dessous* ». Il retrouve l'oisiveté « *d'un enfant qui est sans cesse en mouvement pour ne rien faire* ». Ces rêveries et cette enfance continuée, retrouvée à l'âge adulte, c'est le thème de mon projet - et le domaine des Treilles, ma presqu'île de Bienne.

* * *

En juillet, la lavande a fleuri. Une foule de butineurs fouillent les fleurs, elle fait zozoter les boules mauves. Tout autour, plaquées sur le tronc des pins, les cigales invisibles liment les oreilles de leur chant têtue. C'est le bruit de la chaleur, ou des mots en soi. *Echauffements* est le titre de mon dernier chapitre sur le désir et la sensualité. Revenir à la Petite Maison, lire quelques pages de Crébillon fils, écouter sur la terrasse les *Caractères* de La Bruyère lus par Denis Podalydès. La langue française a une senteur de lavande et des espiègleries de papillon. « *Le difficile* », écrivait Flaubert à George Sand en mai 1870, « *c'est de savoir quoi ne pas dire.* »

* * *

Qu'est-ce que je fais ? Pas un roman - *surtout pas* un roman, étiquette effacée tant on a réduit le littéraire au romanesque, si bien qu'on appelle roman tout et n'importe quoi. « *C'est un roman sur quoi ?* » : question que me pose immédiatement qui apprend que je réside à la Petite Maison. Pierre Michon parle de ses livres comme des « *blocs de prose* ». *Le voyage du Condottiere* d'André Suarès, *La Règle du jeu* de Michel Leiris ou *L'Écriture des pierres* de Roger Caillois ne sont pas des romans, et pourtant de grands compagnons littéraires, des copains qu'on salue de loin en se mettant au travail chaque matin. Et puis, le premier de la lignée, le non romancier par excellence : Montaigne. *Essai*, ça me va, pour « *cette fricassée que je barbouille ici* ». Mais l'essai est lui aussi devenu une étiquette vide de contenu, à tel point que les anglophones le définissent négativement : *non-fiction*, montrant par là que le centre de gravité reste la fiction. Alors, quoi d'autre sinon un récit qui se veut *exploration* littéraire d'un thème ? Explorer l'enfance, identifier les moments d'intensité impersonnelle qui traversent *un* enfant, celui que je fus, celui que nous fûmes tous, et qui se prolongent à l'âge adulte – explorer par les mots tel un spéléologue se faufilant dans les cavités pour inventer une grotte.

* * *

Pourquoi un enfantement devrait-il nécessairement avoir lieu dans la douleur ? On n'insiste pas assez sur la joie de *lever* - comme on lève une ancre pour le départ, mais aussi une proie pendant l'affût - une phrase, un paragraphe, des chapitres, puis le livre entier, un être dont l'auteur est à la fois le père et la mère, et qui n'a qu'une tristesse, qu'une angoisse : savoir que son écriture n'a qu'un temps, bientôt finie, déjà finie, devenue soudainement délivrance et souvenir après dix-huit mois de gestation, puis sept mois d'accouchement qu'on aurait voulu huit ou neuf pour prolonger et la difficulté et le plaisir. Mais voilà, le livre est terminé, il ira peut-être ailleurs, peut-être entre d'autres mains - et c'est l'heure de quitter les Treilles. Merci.